

L'infanterie belge défend le passage de l'Escaut au pont de Hamme.

Etrange mentalité de gens qui enlèvent un enfant à une famille et qui s'inquiètent d'une misérable somme d'argent. Et pendant ce temps le pillage, le vol, les destructions se pratiquaient en grand.

Les Allemands amenèrent des blessés au couvent et firent arborer le drapeau de la Croix-Rouge.

Le directeur des Sœurs Noires de Malines qui s'était réfugié au couvent, ainsi que le chanoine Van Olmen, directeur du couvent, avaient revêtu des habits civils, parce que l'ennemi avait coutume de maltraiter les prêtres.

Les ecclésiastiques n'eurent qu'à se louer de cette précaution, car les Allemands ne les inquiétèrent pas.

Nous avons dit qu'on avait introduit au couvent une femme qui allait devenir mère. François Van den Bergh a relevé le fait dans ses « Mémoires ». Son récit pittoresque met bien en relief les circonstances dramatiques qui entourèrent cet événement.

« Le mardi soir, un enfant vint au monde dans l'étable et une personne de connaissance dut se charger du rôle de sage-femme.

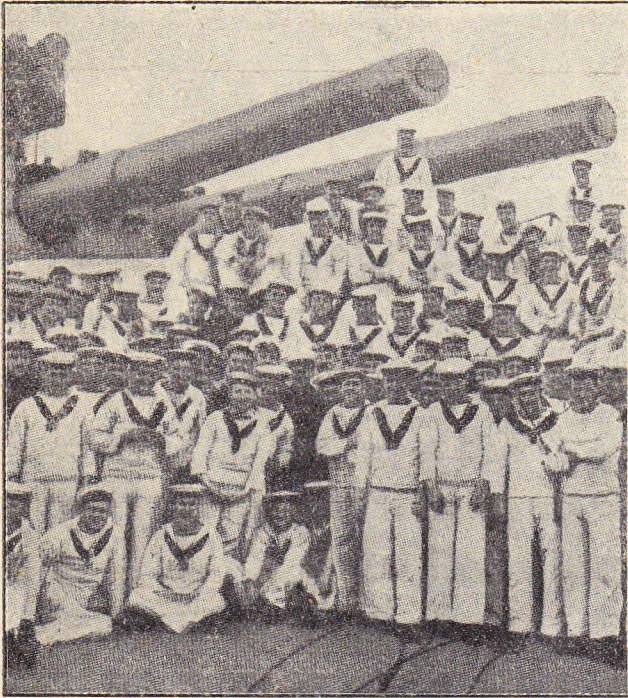
L'enfant devait être baptisé sans que les Allemands fussent au courant de la chose, car ils ne pouvaient savoir qu'il y avait des prêtres dans la maison. Assez tard dans la soirée, une sœur emporta le bébé, — qui se rendait probablement compte que le silence était de rigueur — vers l'endroit où devait avoir lieu la cérémonie. Pour y arriver il fallait traverser une salle remplie de soldats blessés et d'infirmiers, qui ne soupçonnèrent pas le contenu du paquet. L'enfant, d'ailleurs, fit preuve d'intelligence et de savoir-vivre.

L'existence du brave chanoine Van Olmen était en jeu et c'est pourquoi le nouveau-né — c'était une petite fille — se mordit les lèvres jusqu'au moment où elle eût réintégré l'étable; mais là elle commença un concert assourdissant.

De même on avait, en grand secret, administré les derniers sacrements au soldat belge. Sans éveiller les soupçons des Allemands, on put transporter le malheureux dans une chambre écartée; il déclara être très heureux et témoigna une profonde gratitude pour la faveur insigne qui lui avait été accordée.

La messe fut célébrée pendant la nuit dans une pièce à l'abri des regards indiscrets. Le chanoine Van Olmen avait revêtu les habits sacerdotaux par dessus ses vêtements civils; la sœur sacristaine servit la messe, à laquelle assistaient une quarantaine de personnes. On se serait cru à un office de semaine sainte. Les accents majestueux de l'orgue étaient remplacés par le sifflement et les explosions des obus. La blanche apparition du prêtre, qui allait et venait devant l'autel comme un esprit; sa voix voilée, émue et tremblante, qui semblait une voix d'outre-tombe; ces fantômes noirs agenouillés, la tête baissée, dont quelques-uns sanglotaient et qui se levaient tour à tour pour aller, les mains jointes, recevoir la Sainte Communion: ce fut un spectacle inoubliable.

Le gros des troupes allemandes se trouvait, à ce moment, dans le village d'Itegem, que les forts de Lierre et de Kessel arrosèrent de leur mitraille. L'ennemi répondit par une canonnade intense. Ce fut un véritable duel d'artillerie, inégal du reste, car comme toujours notre petite armée avait à faire à un ennemi bien supérieur.



Marins anglais.

Il était interdit d'allumer les lumières au couvent, mais les éclairs des canons illuminaient l'édifice comme en un formidable orage. Tout le bâtiment oscillait, le sol était secoué violemment et les fenêtres tremblaient.

Les Allemands amenèrent des blessés et de temps en temps un cri de douleur venait rompre le silence angoissé, car les Sœurs et les réfugiés demeuraient immobiles, prêtaient l'oreille au fracas de la canonnade et priaient avec ferveur. Par intervalles des fusées trouaient l'air, enveloppant les groupes d'une clarté subite.

La grosse artillerie était en position près du village et de la gare, de sorte que le couvent se trouvait entre deux feux.

Dans les mémoires déjà mentionnés on lit encore ce récit :

« Les Allemands semblaient prévoir un grand danger, car ils avaient pris la brusque résolution d'emporter tous leurs blessés, même ceux qu'ils avaient jugés incapables de supporter le transport, quelques minutes auparavant. Ce fait n'était assurément pas de nature à tranquilliser les pensionnaires du couvent; aussi on se consulta pendant un instant afin de décider s'il ne serait pas plus prudent de se réfugier à la cave. Mais le temps nous manqua pour prendre une résolution : la voix effrayante et la secousse formidable de la Grosse Bertha nous cloua sur place, nous privant de toute énergie. Il y avait quelquefois des décharges de huit canons à la fois, et lorsque la Grosse Bertha mêlait sa voix grave à ce concert, ce n'était plus seulement les murs qui tremblaient, mais toute la bâtisse qui était ballottée comme un navire sur les flots de sorte que nous nous accrochions l'un à l'autre pour ne pas tomber.

Les habitants se retirèrent dans la cave.

L'artillerie gronda sans interruption du 1er au 9 octobre, c'est-à-dire jusqu'au moment de la chute d'Anvers, car c'est de Berlaer notamment que la ville fut bombardée.

Les canons ne se taisaient qu'à de rares intervalles, pour donner aux monstres le temps de se refroidir. Une nuit même, nous entendîmes au milieu des coups de canon, une fusillade violente et continue accompagnée du tac-tac caractéristique des mitrailleuses; par suite du silence de la nuit ce bruit nous parut assez rapproché.

Notre impression, que nous nous communiquions l'un à l'autre, était que nos troupes repoussaient les Allemands

et qu'on ne tarderait pas à nous délivrer. Plus tard on nous apprit que c'était une attaque des Anglais hors de Lierré, qui occasionna de grandes pertes aux Allemands. Ils réussirent cependant, grâce à leur supériorité numérique, à refouler nos Alliés.

Lorsqu'enfin le canon se fût tu et que la plupart des soldats furent partis, nous nous risquâmes à sortir de notre abri : le village avait moins souffert qu'on aurait pu s'y attendre après un pareil duel à coups d'obus ; on ne voyait que quelques maisons rasées, d'autres incendiées; les habitations endommagées, par contre, étaient nombreuses et fort peu avaient échappé au pillage; l'église était indemne; la plupart des habitants qui, immédiatement, accoururent de tous côtés, avaient encore un toit, mais ils avaient tout perdu. »

Le 3 octobre à 6 heures, les Allemands pointèrent leurs gros mortiers sur le fort de Kessel. Les premiers obus touchèrent les coupoles. Une voûte s'effondra. A 7 heures la chambre de tir fut détruite. A 8 h. 30, la moitié de l'ouvrage ne formait qu'une ruine et le fort fut évacué par la garnison dans le courant de la journée.

Près de Brochem on vit clairement les préparatifs du bombardement.

« Nous nous trouvions le long de la route qui conduit au fort, me raconta un médecin militaire. Et soudain nous vîmes les Allemands faire des tirs d'essai. Ils tâtaient le poulx du fort de Brochem et tous nous fûmes ébahis de la justesse de leurs coups. Ils dirigeaient leurs projectiles en forme de diagonale sur l'ouvrage, l'approchant de plus en plus près, et cela se faisait avec tant de régularité que les soldats savaient exactement où ils devaient se retirer pour être à l'abri. Nul ne doula plus dès lors que le fort aurait son compte le lendemain. Et c'est ce qui arriva en effet ! »

Nous avons vu que le sort de Brochem fut vite réglé. Les obus s'abattaient sur le fort à des intervalles de cinq à dix minutes. Cela se passait le 4 octobre.

Le soir, une colonne du génie, protégée par des grenadiers, se glissa jusqu'à la Nèthe pour faire sauter des ponts.

Pendant la nuit, on entendit cinq terribles explosions, cinq flammes gigantesques s'élevèrent dans le ciel, et l'œuvre de destruction était accomplie.

Les troupes se replièrent alors sur la seconde ligne, vers Wyneghem. Les grenadiers de la forteresse durent partir vers Burght et Zwyndrecht, où le régiment arriva bientôt.

Les soldats, qui avaient fait une marche de 60 kilomètres, étaient exténués. Plusieurs s'étendirent sur les pavés et s'endormirent aussitôt. Depuis des semaines ils n'avaient connu d'autre repos que de brefs instants de sommeil dans les tranchées.

Dirigeons maintenant nos regards vers le Rupel. La population de Boom s'enfuit le 30 septembre, les 1er et 2 octobre, après qu'une femme eût été tuée d'un éclat d'obus dans le voisinage du moulin situé près du pont. La petite ville des briquetiers fut violemment bombardée, mais elle ne subit pas de dégâts appréciables. Le génie, néanmoins, fit sauter le pont monumental du nouveau canal, tandis que le pont du chemin de fer et le pont pour piétons de Boom à Petit-Willebroeck ne furent détruits que partiellement. C'est par ce dernier pont que l'ennemi pénétra dans la ville, qu'il trouva d'ailleurs complètement vide, en dehors de quelques malandrins; qui aidèrent puissamment les soldats dans leur œuvre de pillage.

A ce moment, comme on le conçoit, les forts de Willebroeck, Breendonck et Liezele étaient déjà tombés.

Pendant la nuit du 28 au 29 septembre les Allemands envoyèrent des reconnaissances sur les divers points de ce secteur. Le 12e de ligne occupait la partie ouest du canal de Willebroeck, et le 11e de ligne la partie est. Des détachements de cavalerie et de cyclistes avaient pris position près du chemin de fer de Capelle-au-Bois vers Londerzeel.

L'ennemi se trouvait dans le petit bois de Triest et dans différentes fermes d'où il fut canonné par le fort de Breendonck.

Mais les Allemands déployaient aussi une grande activité. Nos troupes se replièrent derrière les fils bar-



Le général von Beseler.

belés. La population de la région se mit à fuir.

Le 1er octobre Breendonck essuya un feu intense. La lutte dans ce secteur se prolongea jusqu'au soir du 6 octobre. A ce moment les troupes battirent en retraite vers Tamise, où, le 7, le pont de fer sauta avec grand fracas.

Comme nous avons donné une description détaillée de certains secteurs, nous allons passer plus rapidement sur les autres, afin de ne pas nous répéter.

Près de Blaesveld, etc., il y eut de grands dégâts, causés successivement par le bombardement et par le génie. La région ravagée s'étendait des environs de Bornhem jusqu'à Malines. La redoute de Liezele avait sauté, le fort de Breendonck était complètement délabré; le fil de fer barbelé formait un immense enchevêtrement au milieu des champs bouleversés. De toutes parts on voyait des fermes, des villas et des maisons brûlées à ras du sol et des arbres abattus.

Aux environs de l'écluse de Willebroeck il y avait d'importants dégâts. A Blaesveld c'était pis encore. Le château de M. Lefebvre était inhabitable. Nombre de maisons avaient été totalement pillées, d'autres étaient en ruines. Partout s'étalaient les preuves de destructions systématiques.

« Dans la grande rue qui va d'Hombeek à Malines, presque toutes les maisons étaient fracturées, nous apprend un écrivain qui se rendit à pied de Tamise à Malines, quelques jours après le siège. Là où la serrure avait résisté, les Allemands avaient enfoncé un panneau de la porte ou arraché les volets. Quantité d'objets mobiliers se trouvaient au milieu de la rue et on comprend sans peine que des paysans qui retournaient dans leur village, purent entasser dans leurs charrettes des matelas, des chaises, des marmites, des casseroles et rentrer chez eux mieux pourvus qu'ils n'étaient partis.

Par une fenêtre ouverte un homme nous montra une cage de perroquet; l'oiseau avait disparu, mais les Allemands y avaient mis le portrait du Roi Albert! Dans la même pièce se trouvait un portrait encadré de la Reine Elisabeth; les forcenés avaient déchargé leurs revol-

ver sur la gravure. Le verre était cassé et le cadre abîmé; une balle avait traversé le cœur de cette mère si aimante des soldats blessés! »

Tel est le tableau affligeant que présentait l'enceinte fortifiée d'Anvers.

ÉPISODES DIVERS

A cette époque — nous avons appris bien des choses depuis — on s'imaginait encore le siège d'une forteresse suivant les méthodes et les procédés des temps anciens; c'est-à-dire par un investissement complet. A ce compte les Allemands auraient eu besoin d'une armée de 300.000 hommes; or, ils ne pouvaient enlever à leurs autres fronts des effectifs aussi considérables. Le général von Beseler, que la presse allemande avec sa grandiloquence habituelle désignait sous le nom de « dompteur de forteresses », disposait de deux corps d'armée, des troupes de réserve et de landwehr et de la division de marine de l'amiral von Schröder, celui-là même qui devait plus tard s'attirer la haine des Brugeois.

Mais von Beseler comptait surtout sur son artillerie, ses mortiers et ses obusiers, les pièces autrichiennes des usines Skoda et surtout les mortiers de 42 cm. que les Allemands appelaient alors les « fleiszige Berthas ».

L'artillerie était placée sous le commandement du lieutenant-général Borkenhagen, assisté des généraux-majors Schabel et Ziethen, du major Bancke et du lieutenant Schaubode.

Von Beseler choisit donc le front sud, de Waelhem à Kessel, comme point d'attaque, mais nous avons vu qu'il voulait en même temps forcer le passage de l'Escaut près de Schoonaarde, Termonde et Baesrode. Nous allons retracer ici en détail un épisode des opérations sur cette partie du front, que nous avons déjà mentionnée d'ailleurs dans notre aperçu général, à savoir la destruction du pont de Termonde. Pour nous guider nous nous servirons principalement du rapport d'un officier du 4e d'artillerie.

Le 1er groupe de ce 4e d'artillerie se trouvait sous les ordres du capitaine-commandant T'Serstevens, et s'était distingué dans les combats livrés près d'Alost, notamment à Wieze, Auderghem et Saint-Gilles. Le 28 septembre il fut envoyé à Termonde.

Le pont de Termonde était un point très important. L'ouvrage existant avait été détruit antérieurement et un pont de bois avait été construit et miné par une section du génie qui se tenait là prête à le faire sauter.

Le 13e régiment de ligne occupait la rive gauche et les Allemands tenaient la ville elle-même, bâtie sur la rive opposée. L'Escaut séparait donc les deux adversaires, ce fleuve si paisible autrefois, qui traverse une région habitée par des bateliers, des pêcheurs et des vanniers. Ce fut toujours un joli coin de terre, un paysage plein de pittoresque; aussi ne faut-il pas s'étonner que Termonde fut le siège d'une école de peinture renommée. Hélas! ce temps semblait bien éloigné.

De sombres ruines se dressaient à présent le long de l'Escaut et la mort guettait de toutes parts. Bien des jeunes gens y étaient morts en héros. Les rives n'étaient que des tranchées profondes, tandis que les maisons bordant le fleuve servaient de blockhaus pour mitrailleuses et petits canons.

Quiconque s'exposait imprudemment, était perdu: des balles aussitôt s'abattaient sans pitié.

Des sentinelles guettaient les moindres mouvements de l'ennemi dans les ruines de la ville incendiée, car le danger était partout menaçant. A tout instant on pouvait s'attendre à un assaut.

L'ennemi se dissimulait dans les caves derrière les carcasses béantes et calcinées, qui avaient des aspects de sinistres squelettes.

La nuit du 1er octobre arriva, sans que la surveillance de nos troupes se fût relâchée une minute. Le temps était beau et les étoiles scintillaient au firmament. L'artillerie allemande avait bombardé pendant des heures les positions belges, avec une violence inouïe. Puis le tir s'était ralenti et nos troupiers respiraient l'air frais dans un calme relatif.

Tout à coup, une sentinelle vigilante hèle son chef; elle



L'exode.

vient de voir rouler une masse noire, épaisse, encore indécise dans la clarté lunaire, qui semble poussée vers le pont.

Plus de doute, l'ennemi essaye de franchir le passage. Au signal d'alarme, fantassins, mitrailleurs et canoniers sautent à leurs postes et, à l'instant, se déclenche l'orage.

Sous la protection d'une fusillade nourrie, partie de la rive droite, une colonne d'assaut débouche de la rue principale de Termonde; les premiers portent les matelas, dont ils cherchent à se faire un bouclier, les autres suivent, en rangs serrés, sans aucun ordre, offrant l'apparence d'un troupeau plutôt que celle d'une troupe constituée.

Ils chantent leur fameux cantique *Gloria Victoria* et semblent totalement ivres. Dès les premières décharges de mousqueterie, la pièce d'artillerie à son personnel hors de combat, à l'exception du sous-lieutenant Hiernaux et du chef de pièce, qui ouvrent à deux le feu sur les assaillants. La mitrailleuse entre également en action pendant que les soldats du 13^e de ligne fusillent, presque à bout portant, les troupes allemandes, qui parviennent cependant à s'engager sur le pont.

L'officier du génie, qui avait miné le pont, possédait deux mises à feu. Voyant que les assaillants tués sont remplacés instantanément et que l'ennemi menace la rive gauche, ce brave établit le contact de la mise à feu électrique.

Stupeur! nulle détonation ne retentit! Déjà les Allemands atteignent l'extrémité du pont; sans se troubler, l'officier a saisi la seconde mise à feu: une explosion formidable éclate, projetant au loin des débris du pont, des morceaux d'êtres humains, des objets d'équipement, qui retombent pêle-mêle dans le fleuve et sur les berges, couvrant de sang et de lambeaux humains les soldats qui y sont dissimulés.

Devant le désastre, le reste de la colonne d'assaut s'arrête, horrifiée, puis elle reflue en désordre vers la ville, tandis que de grandes flammes s'élèvent des piles du pont, qui avaient été imbibées de pétrole.

La surprise avait échoué; deux faibles essais furent encore brisés par nos obus.

Ce fut alors la vengeance habituelle. L'artillerie ennemie concentra son feu sur les abords du pont; nos braves troupes vécurent là un de ces moments critiques où la puissance destructive de la machine humaine n'est vraiment comparable qu'à la grandeur des âmes prêtes au sacrifice. Pendant une longue heure nos soldats subirent une trombe d'acier qui, avec un fracas d'enfer, les menaçait d'un renouvellement d'attaque. Il fallait cependant vaincre la tension des nerfs, veiller sans cesse, scruter tous ces ouvrages qui se dressaient impénétrables et menaçants sur l'autre rive.

Ce fut en examinant, par-dessus le bouclier du canon,

les repaires de l'ennemi, que le sous-lieutenant Hiernaux tomba, dans le dénouement de l'action, frappé d'une balle entre les yeux. Et sa belle mort permit de constater une fois de plus tout ce qu'il y a d'énergie, de sang-froid et de courage dans notre cadre subalterne. Le maréchal des logis Francotte, chef de pièce, fit porter le corps de l'officier dans un abri voisin, le couvrit d'une couverture et prit sa place au canon, y maintenant pendant toute la nuit un personnel harassé, alors que les tranchées voisines, envahies par le gaz des explosions d'obus et rendues intenables, avaient été momentanément abandonnées.

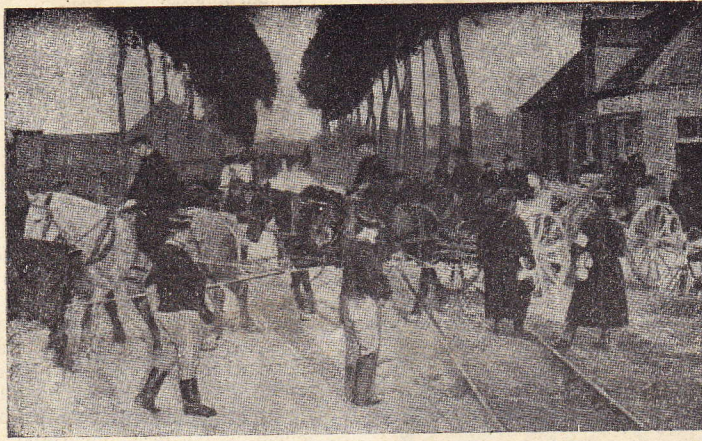
Le surlendemain, le sous-lieutenant Mayat était de service au pont. Dans l'après-midi, le commandant du groupe et son adjoint vinrent examiner l'organisation de l'adversaire. Les têtes des trois officiers, le sous-lieutenant Mayat au milieu, dépassent un instant le bouclier du canon. C'est une cible de choix pour les bons tireurs d'en face. Une balle siffle, une des têtes s'éclipse; Mayat, sans un cri, s'affaisse sur son chef et un flot de sang rose jaillissant de la tempe trouée, inonde son visage subitement livide.

Maintenant les deux amis dorment côte à côte leur sommeil de gloire dans le petit cimetière de Grembergen, où on les a pieusement enterrés. Un jour viendra où ceux qui connaîtront leur belle mort, et qui, plus heureux, auront été épargnés, pourront aller fleurir leurs tombes et témoigner ainsi leur reconnaissance et leur admiration.

Mais, de tous les hommages, aucun ne vaudra les larmes sincères de l'officier appelé à relever le sous-lieutenant Mayat, à la vue de son camarade gisant à son poste, dans la rigidité du dernier sommeil.

Voici un autre épisode :

« Un des actes les plus braves dont j'aie été témoin, écrit Alexandre Powell, fut celui qu'accomplit une dame américaine durant le bombardement de Waelhem. Elle se nommait Mme Winterbottom, native de Boston, et mariée à un officier de l'armée anglaise. Lorsque celui-ci se rendit au front, en France, sa femme partit pour le front, en Belgique, où elle avait amené son auto, conduit par elle-même, et par elle mis à la disposition du service d'ambulance anglais. Après que l'artillerie du fort de Waelhem eut été réduite au silence, et que la partie transportable de sa garnison se fut retirée, on avisa le quartier général ambulancier que nombre de soldats, dangereusement blessés, avaient dû être laissés en arrière et périraient s'ils n'étaient immédiatement secourus. Pour atteindre le fort, il fallait traverser près de 2 milles de terrain fouillé en tous sens par les obus. Avant que personne n'eût eu le temps de comprendre ce qui se passait, une grande voiture grise fila comme une flèche sur la route, montrant la grêle silhouette de Mme Winterbottom, penchée sur le moteur. Sur le marchepied s'accou-



Artillerie belge aux environs d'Anvers.

avait son chauffeur anglais et, après d'elle, était assis un petit photographe du Kansas, Donald Thomson. Bien que l'air charriât des flocons de fumée blanche, pareils à des boules de laine et émanant de l'explosion des shrapnells. Thompson me dit, dans la suite, que Mme Winterbottom montra le même imperturbable calme que lorsqu'elle descendait en auto une des paisibles avenues de Boston, tel dimanche matin. Quant le petit trio atteignit le fort, la pluie d'obus redoubla; mais on emplit l'auto de blessés et Mme Winterbottom regagna les lignes belges, avec sa cargaison trempée de sang.

Thompson s'attarda dans le fort pour photographier. A la tombée de la nuit, il retourna au village de Waelhem, où il trouva un régiment d'infanterie belge. Dans la personne d'un des soldats, Thompson reconnut un homme qui, avant la guerre, avait servi comme garçon au Saint-Régis-Hôtel de New-York et qui avait été employé comme guide et interprète au cours des combats de Termonde. Cet homme conduisit Thompson dans un cabaret, où un détachement de troupes avait pris ses quartiers, lui servit un repas et lui fit un lit de paille sur le plancher.

Peu après minuit, un obus de 42 s'abattit sur la maison. Des soldats qui dormaient dans la même pièce que Thompson, neuf furent tués, plus de quinze couchés à l'étage supérieur et, dans le nombre, l'ex-garçon du Saint-Régis. Thompson me conta que, lorsque le plafond se fut écroulé avec des cadavres déchiquetés qui tombaient autour de lui, il s'était précipité dans la rue, les mains au ciel, en criant comme un fou. Il rencontra un officier de sa connaissance, et ils s'encoururent ensemble hors du village condamné. A ce moment même un projectile, lancé par un des canons de siège allemands, traversa, en coup de tonnerre, la longue rue rectiligne, à quelques yards au-dessus de leur tête. Le déplacement d'air qu'il provoqua fut si violent, qu'il les renversa tous deux. Thompson compara sa sensation à celle qu'on éprouverait en se tenant au bord du quai d'une petite gare de campagne, au passage d'un grand express.»

Au cours de notre aperçu du siège d'Anvers, nous avons signalé que des troupes de secours avaient été envoyées par l'Angleterre.

Voici quelques particularités à ce sujet :

« Ce soir-là, 3 octobre, raconte Powell, comme je rentrais à l'hôtel Saint-Antoine, venant du front, qui n'était plus guère qu'à 6 milles de la ville, le directeur m'interpella au moment où je m'introduisais dans l'ascenseur.

« Allez-vous partir avec les autres, monsieur Powell ? me demanda-t-il très bas.

— Partir pour où avec quels autres ? répliquai-je vivement. »

Il sembla un peu confus.

« Vous ne savez donc pas ?... Les membres du gouvernement et du corps diplomatique partent pour Ostende, par un paquebot spécial, demain matin à sept heures. Cela vient d'être décidé en conseil des ministres.

Mais n'en soufflez mot à âme qui vive. Nul n'en doit rien savoir qu'après le départ. »

Je me rappelle qu'en regagnant ma chambre, je flaiurai une odeur de fumée dans les corridors. Renseignements pris, c'était le ministre d'Angleterre, sir Francis Villiers, et son secrétaire qui brûlaient des papiers dans les chambres occupées par la légation britannique. Le ministre de Russie, qui surveillait la préparation de ses malles dans le hall, m'arrêta pour me faire ses adieux. Vous concevez ma surprise lorsque, le lendemain matin, en allant déjeuner, je rencontraï le comte Goblet d'Alviella, vice-président du Sénat et ministre d'Etat, qui quittait la salle à manger.

« Quoi donc, monsieur le comte ? m'écriai-je, je vous supposais déjà assez loin sur la route d'Ostende.

— C'était bien notre projet, m'expliqua le vénérable homme d'Etat, mais ce matin, à quatre heures, le ministre d'Angleterre nous a fait dire que M. Winston Churchill, ministre de la marine d'Angleterre, était parti pour Anvers et nous a priés de l'attendre. »

Cet après-midi-là, à une heure, un grand auto de touring, plein d'officiers de marine anglais, s'engouffra sur la place de Meir, au son rauque de sa sirène, vira par l'étroit Marché-aux-Souliers et stoppa devant l'hôtel. Avant qu'il ne fût complètement immobilisé, la porte du tonneau s'ouvrit violemment, livrant passage à un personnage d'allure juvénile, au visage glabre, aux cheveux couleur de sable, aux épaules un peu voûtées, sous l'uniforme de petite tenue de Trinity House.

Pas de doute possible : c'était le très honorable Winston Churchill. Tout en bondissant dans le vesti-



L'exode.



Enfants belges en Hollande.

dule, bondé comme d'habitude, à l'heure du lunch, d'officiers d'état-major belges, français, anglais, de diplomates, de ministres et de correspondants de journaux, il projeta les bras en avant dans un geste nerveux et typique, comme pour se frayer un chemin à travers la foule.

Tandis que M. Churchill déjeunait avec sir Francis de Villiers et le personnel de la légation britannique, deux correspondants de journaux anglais l'abordèrent et lui demandèrent la permission de l'interviewer.

« Je ne vous parlerai pas, s'écria le ministre de la Marine, en frappant la table du poing. Votre place n'est pas en Belgique en ce moment. Quittez le pays sur-le-champ ! »

Ma table était si proche de celle du ministre d'Angleterre, que j'entendis forcément la requête et la réplique, et ne pus m'empêcher d'adresser la réflexion que voici à un de mes amis : « Si M. Churchill m'avait tenu ce langage, je lui aurais répondu : « Ma place est » aussi bien en Belgique en ce moment, monsieur le ministre, que la vôtre, en qualité de correspondant de » journal à Cuba, durant la guerre hispano-américaine. »

Une heure plus tard, je m'entretenais avec M. De Vos, bourgmestre d'Anvers ; M. Louis Franck, membre anversois de la Chambre des députés ; M. Diederich, consul général, et le général Sherman, vice-consul des Etats-Unis, lorsque M. Churchill nous frôla, se hâtant vers sa chambre. Il semblait toujours terriblement pressé. Le bourgmestre l'arrêta, se présenta à lui et lui expliqua ses inquiétudes quant au sort de la ville. Avant qu'il n'eût achevé, le ministre de la Marine avait déjà gravi plusieurs marches de l'escalier.

« Je crois, monsieur le bourgmestre, répondit-il tout en courant et d'une voix qui résonna jusqu'au fond du vestibule, que tout ira bien désormais. Ne vous tracassez pas ! Nous allons sauver Anvers. »

Sur quoi la plupart des civils présents laissèrent échapper un soupir de soulagement. Un vrai marin venait d'empoigner le gouvernail. Ceux d'entre eux qui étaient très renseignés sur la situation se sentirent également rassurés, étant persuadés que M. Churchill n'eût pas exprimé publiquement une telle confiance si ses renforts n'étaient pas en route.

M. Churchill consacra cette après-midi-là et les trois jours qui suivirent à l'inspection de la position belge. Il s'exposa à maintes reprises au feu du front, et même,

par de Waelhem, n'esquiva que de bien près des éclats de shrapnells.

Pour quelque inexplicable raison, la censure britannique jeta un voile de profond mystère sur la visite au ministre de la Marine à Anvers. J'avais pu télégraphier au « New-York World » le récit qui précède, le soir même de son arrivée, mais mon message ne fut pas transmis, non plus qu'aucun autre des télégrammes expédiés par moi durant les quatre journées de séjour de M. Churchill. En fait, ce ne fut qu'après la chute d'Anvers que le public anglais, lui-même, obtint d'apprendre que le lord de l'Amirauté était venu en Belgique.

N'eussent été les promesses de renfort faites au roi et au ministre belge par M. Churchill, il est hors de doute que le gouvernement serait parti pour Ostende à la date antérieurement arrêtée et que la population d'Anvers, ainsi avertie de l'extrême gravité de la situation, aurait eu largement le temps de quitter la ville avec quelque semblant de facilité et de bon ordre, car les trains de chemins de fer pour Gand et la frontière hollandaise roulaient encore et les grandes routes n'étaient pas alors bloquées par une armée en retraite. »

Voilà ce que dit le correspondant américain.

Le gouvernement belge ne tarda pas à se retirer à Ostende, d'où il partit le 13 octobre pour Le Havre.

Le premier contingent de troupes anglaises débarqua le dimanche soir d'un train spécial venant d'Ostende. Il se composait de 2.000 hommes. Le lundi et le mardi d'autres renforts de 5.000 à 6.000 hommes arrivèrent, dont les munitions et les approvisionnements furent envoyés en autobus. Quand ce cortège de lourds véhicules bariolés d'annonces qui célébraient certains thés, tabacs ou liqueurs, et des attractions théâtrales, et qui donnaient des indications d'itinéraires, tels que : « Bank of England, Holborn, Piccadilly, Strand, etc., quand ce cortège traversa les rues d'Anvers, la population fut prise d'un enthousiasme délirant. Les Anglais étaient là enfin ! Anvers était sauvé !

Et la foule cria d'une voix unanime : « Vive l'Angleterre ! »

« J'assistai au débarquement des brigades navales à Vieux-Dieu, rapporte Powell, et les accompagnai jusqu'à leurs tranchées au nord de Lierre. Comme elles piétinaient la grand-route bordée d'arbres, nous entendimes, pour la première fois en Belgique, le populaire refrain de music-hall qui était devenu la chanson de marche du troupier anglais :

It's a long way to Tipperary

It's a long way to go ;

It's a long way to Tipperary ;

To the sweetest girl I know

Good-bye, Piccadilly !

Farewell, Leicester Square !

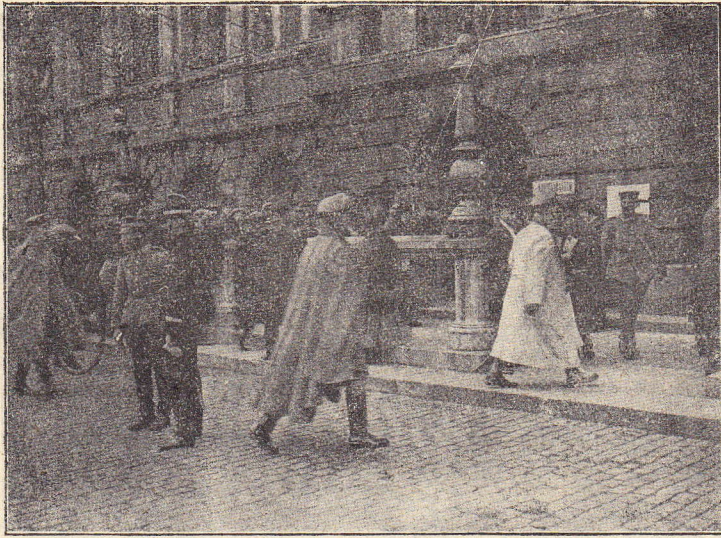
It's a long, long way to Tipperary,

But my heart's right there. (1)

Maint gars au cœur léger que j'escortai ainsi sur la route de Lierre, en cet après-midi d'octobre, était condamné par le destin à ne jamais plus fouler au pied le sol de Piccadilly, à ne jamais plus flâner dans Leicester Square.

On n'eût pu rencontrer bande de jeunes Anglais mieux musclés, de mine plus agreable et plus saine ; mais pour quiconque avait acquis quelque expérience des choses militaires, il était bien évident qu'en dépit de leur vigueur, de leur courage, de leur résolution de faire de leur mieux, ces braves ne constituaient pas ce qu'on appelle « une unité de combat de premier ordre ». Pour l'emporter à la guerre, comme dans l'arène, la vigueur, le courage, la volonté sont nécessaires ; mais à ces qualités doivent s'ajouter l'expérience et l'entraînement, qui faisaient visiblement défaut à ces réservistes de la marine.

(1) (Il y a loin d'ici à Tipperary ; il y a loin à trotter ; il y a loin d'ici à Tipperary, à la plus tendre fille que je sache ; adieu, Piccadilly ! adieu, Leicester Square ! il y a loin, très loin d'ici à Tipperary ; mais mon cœur — pas d'erreur ! — est là-bas.)



Les Boches à l'hôtel de ville d'Anvers.

Par surcroît, l'équipement laissait beaucoup à désirer. La majorité d'entre eux, par exemple, étaient dépourvus de la cartouchière capable de contenir les cent cinquante projectiles réglementaires. Ils étaient équipés, en vérité, à la façon des groupes de miliciens américains appelés à l'improviste en service de grève, il y a bien longtemps, avant la réorganisation de la garde nationale.

Les officiers eux-mêmes, ceux du moins, avec lesquels j'eus l'occasion de m'entretenir — semblaient aussi dénués d'expérience militaire que leurs hommes. Et, pourtant, on lança ces recrues dans des tranchées pour la plupart vierges de toits-abris, et bien que privés de l'appui d'une artillerie sérieuse, ces recrues défendirent, trois jours durant, les tranchées, sous le feu le plus meurtrier possible, et puis se retirèrent en bon ordre.

Le mardi, la situation était désespérée. Les membres du gouvernement et du corps diplomatique partirent par bateau spécial, tandis que M. Winston Churchill se dirigeait en auto vers le littoral, escorté d'une auto blindée.

M. Hugh Gibson, premier secrétaire de la légation des Etats-Unis à Bruxelles, a fait le récit des derniers jours d'Anvers. Le diplomate se trouvait à ce moment dans la métropole et se disposait à retourner à Bruxelles.

« A la légation, écrit-il, je rencontrai Winston Churchill, le général Rawlinson et le colonel Seeley.

Après une visite au ministère des Affaires étrangères, dont la plupart des services ont été installés dans un bateau sur l'Escaut, je me rendis au palais pour voir le général Jungbluth. Il n'y était pas, mais la comtesse de Caraman-Chimay me dit que le Roi désirait me voir.

Je fus mené directement à lui dans la salle du Conseil où je le trouvai assis devant une grande table, couverte de cartes et de papiers.

Lorsque j'entrai, il les repoussa d'un geste fatigué et se leva pour me recevoir. Il me parla assez longuement de la guerre et des épreuves qu'endurait la Belgique, mais il me questionna particulièrement sur Bruxelles.

Son intérêt n'allait pas seulement à ses amis, mais il tenait à connaître le sort des pauvres et à savoir si les quartiers populeux étaient calmes et évitaient les bagarres avec les Allemands. Avant tout il fallait éviter ce qui eût pu provoquer des représailles. Simplement et d'une façon touchante, le Roi me dit sa confiance dans la loyauté et dans le patriotisme de son peuple.

Si le palais était sens dessus dessous, les domestiques faisant les paquets, et les ordonnances allant et venant, la chambre du Roi, par contre, était dans un ordre parfait.

Assis dans son fauteuil, calme, parlant sans hâte, il semblait recueilli, mais il était aussi résolu que calme.

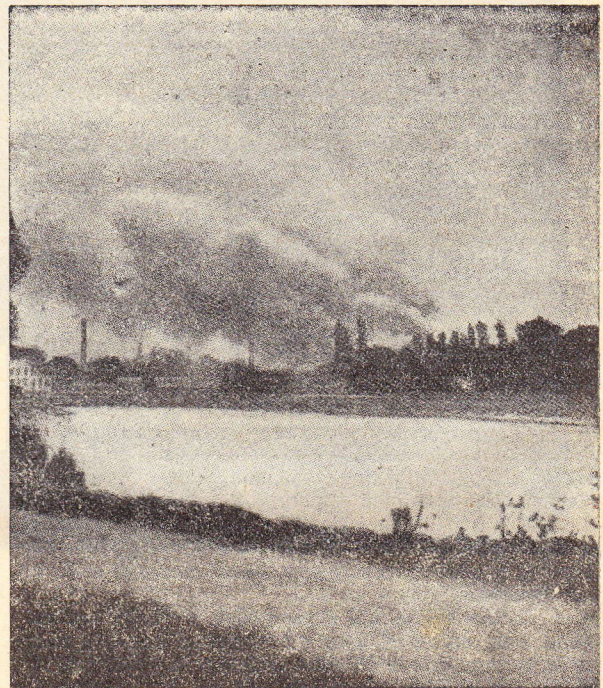
L'évacuation d'Anvers ne lui laissait plus de doute et, s'y étant résigné, il appliquait toute son énergie à ce

qu'elle fût rapide et méthodique. Son jugement est objectif et ses préférences personnelles n'interviennent jamais. Rarement un homme m'a fait éprouver une pitié si intense, probablement parce que toutes ses pensées vont aux autres.

En me congédiant, le Roi me dit : « La Reine désire vous voir, voulez-vous revenir à deux heures et demie ? »

Je comptais partir pour Bruxelles immédiatement après le déjeuner, mais, naturellement, ceci était un ordre auquel j'étais heureux d'obéir.

Tout l'hôtel Saint-Antoine était dans un branle-bas général ; on se demandait si le bombardement ne commencerait pas avant qu'on fût parti. Le gouverneur militaire avait fait afficher une proclamation pour avertir la population de s'y attendre à tout moment. Il y avait dans le ton de cette proclamation de l'humour involontaire : il était recommandé de se mettre à l'abri dans les caves, d'y emporter lits, nourriture, eau et autres choses nécessaires, de couper les communications d'eau, de gaz, d'électricité, d'entasser autant que possible des



L'incendie d'Anvers vu de la rive gauche.



Mur, utilisé par des réfugiés à Roosendaal, pour retrouver les membres éparés de leur famille.

matelas dans les cages d'escalier, de se munir de pics et de pelles pour pouvoir creuser un tunnel si la maison s'écroulait et, après quelques remarques de cet ordre, le gouverneur ajoutait cette phrase réconfortante : « Ces précautions prises, la population peut attendre le bombardement avec calme. »

Les Allemands ont offert de ne pas bombarder les monuments historiques d'Anvers, à condition que l'état-major leur envoyât une carte de la ville sur laquelle seraient indiqués les monuments et les hôpitaux. L'accord avait été conclu à Bruxelles, et je devais rapporter les plans à mon retour d'Anvers. Il va de soi que j'acceptai cette mission.

Après le déjeuner, je retournai au palais et la Reine me reçut aussitôt dans son salon. Elle paraissait ne pas s'apercevoir de la confusion qui régnait au palais, étant uniquement préoccupée, comme le Roi, du sort de ceux qui étaient tombés sous la domination allemande. Je pus lui donner des nouvelles plutôt rassurantes de la population bruxelloise.

Pendant l'entretien, le grondement des canons allemands devenait plus intense et faisait claquer les vitres.

Tout à coup, il s'éleva une clameur de la rue : nous allions à la fenêtre : un aéroplane allemand était poursuivi par un aéroplane anglais. Nous les observons jusqu'à ce qu'ils soient hors de vue, puis la Reine reprend la conversation. Les fonctionnaires de la Cour auraient voulu qu'elle quittât Anvers, mais, lorsque la chute de la place fut devenue une certitude, elle refusa de partir, et elle me dit qu'elle resterait aussi longtemps que le Roi lui-même. Ce qu'elle fit. »

Par suite d'un accident à son auto, M. Gibson dut différer son départ jusqu'au lendemain matin.

Ce fut une soirée bien sombre.

Le Roi, la Reine, le président du conseil des ministres et les diplomates passèrent la nuit dans la ville. Winston Churchill et ceux qui l'accompagnaient partirent en auto pour Bruges.

Les officiers belges qui avaient logé à l'hôtel avaient rejoint leurs unités et, vers dix heures, il ne resta plus que le personnel de la légation britannique, Fowler et M. Gibson. Les lumières étaient éteintes, et, au témoignage du diplomate américain, ce n'était rien moins que gai, d'autant plus que presque tous les domestiques avaient

fui et qu'il n'y avait plus ni à manger ni à boire. Les habitants de la ville étaient descendus dans leurs caves pour y passer la nuit.

Le matin, les dernières troupes prirent la direction de Gand. Il en défilait à pied, en auto, en chemin de fer, à bicyclette, à cheval. La population civile s'en allait également. Les hôpitaux étaient évacués, et les blessés portaient tant bien que mal, ceux qui avaient de bonnes jambes aidant ceux qui les avaient mauvaises. Spectacle émouvant, et toujoux, dominant tout, le bruit de la grosse artillerie, ininterrompu depuis vingt-quatre heures.

« Après un piètre déjeuner, rapporte M. Gibson, nous nous mettons en route vers huit heures et demie. Nous allons d'abord à la porte du Nord; mais c'est pour constater qu'il vient d'être interdit à tout véhicule d'y passer et qu'un réseau de fils de fer a été tendu en travers de la route. Inutile de parlementer; il faut rebrousser chemin et se frayer un passage à travers des rues encombrées. Arrivés à la porte de Turnhout, nouveau demi-tour. Pendant près d'une heure nous avons circulé au milieu du flot des réfugiés, les uns à pied, les autres en voiture, avant de réussir finalement à passer sous une des arcades latérales de la porte de Turnhout. »

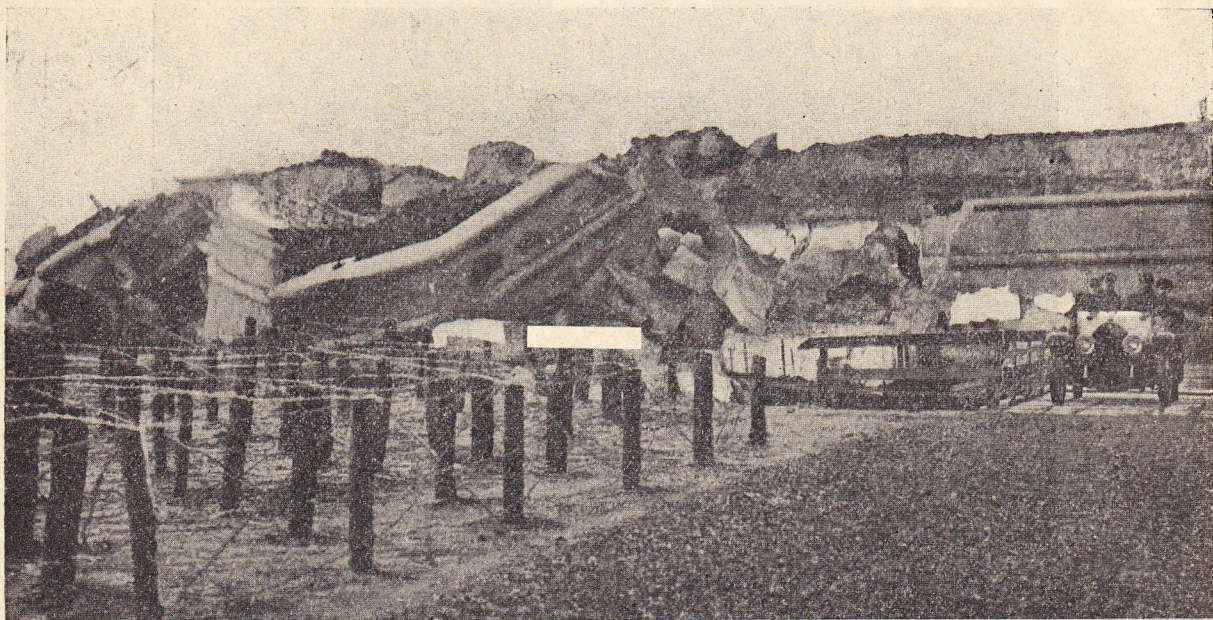
M. Gibson rentra à Bruxelles en faisant un détour par Maestricht.

LE GRAND EXODE

Nous voici arrivés à l'un des épisodes les plus douloureux et les plus poignants de l'histoire de la guerre en Belgique : l'exode général de milliers de ménages, de centaines de milliers d'habitants devant l'invasion ennemie.

La relation de tous les incidents, de toutes les souffrances qui marquèrent cette fuite angoissée et tragique vers la Hollande, vers l'Angleterre et la France, suffirait à remplir un volume.

A maintes reprises déjà nous avons retracé le sombre tableau des malheureux réfugiés, chassés de leur ville ou de leur village par la terreur allemande; nous avons vu tour à tour les habitants de Liège, de Tirlemont, de Louvain, d'Aerschot, de Malines et des communes environnantes entreprendre leur pénible calvaire. Mais la plupart de ces infortunés étaient demeurés dans leur pays. Il y eut des exceptions cependant et un assez grand nom-



Fort de l'enceinte d'Anvers détruit par les obus boches.

bre d'entre eux partirent dès ce moment vers l'Angleterre ou la Hollande. Les habitants des environs de Liège, par exemple, purent passer la frontière du Limbourg hollandais sans trop de peine; aussi vit-on, dès le début des hostilités se dérouler à Eysden, à Maestricht et en d'autres endroits le triste spectacle des populations affolées fuyant sous la menace des barbares.

L'Angleterre, de son côté, avisa bien vite aux moyens de recueillir et d'héberger nos pauvres exilés.

Folkestone devint pour eux et pour la Belgique un véritable port de salut. Les Belges, avant la guerre, connaissaient assez peu cette ville maritime. La malle assurant le service entre le littoral et l'Angleterre faisait le trajet d'Ostende à Douvres, mais ce dernier port étant désormais exclusivement réservé à des buts d'ordre militaire, c'est à Folkestone que fut réservé le rôle principal dans le drame d'indicible misère qui allait se dérouler. Dès les premiers jours d'août 1914 un nombre assez considérable de nos compatriotes vinrent y débarquer.

Folkestone est une ville d'eaux et au mois de juillet la saison s'annonçait sous les plus brillants auspices. Partout les villas et les hôtels étaient bondés. Soudain la guerre éclata. Certes, ce ne furent pas les pauvres gens qui les premiers quittèrent notre pays à l'heure de l'épreuve, mais immédiatement on vit apparaître à Folkestone des Belges aisés, qui trouvaient cette ville anglaise plus sûre, alors que les futurs exilés, animés d'une confiance absolue dans la résistance de nos troupes et l'aide des Alliés, ne pensaient pas encore à fuir, et que gagnait encore au fond des âmes le plus invincible optimisme.

Mais à la fin de ce mois d'août tragique, lorsque Visé, Andenne, Louvain, Aerschot eurent subi leurs sanglantes tragédies, que Namur fut tombé et que la capitale eût été occupée, les autorités de Folkestone se trouvèrent subitement placées en face d'un grave problème : il fallait canaliser les flots incessants des réfugiés et fournir un abri à ces malheureux, qui avaient senti de près les horreurs de la guerre.

Les premiers secours furent fournis avec autant de générosité que de désintéressement par les fonctionnaires et les ouvriers de la « South Eastern and Chatham Railway », et par le personnel de la police et de la douane.

Mais il fallait organiser d'urgence l'œuvre nouvelle sur des bases solides, car les Belges et les Français aussi arrivaient en masses serrées, même avant la capitulation d'Anvers. C'est alors qu'on fonda le premier comité qui devait s'occuper de donner un abri à tous ceux qui débarquaient, de pourvoir à leur subsistance et de leur venir en aide de toute façon. Tel fut le premier noyau du

« Folkestone Relief Committee », créé le 19 août.

Le 27 août la malle française « Nord », de Calais, amena 73 blessés belges de Namur et, en outre, un millier de civils arrivèrent d'Ostende. On adressa un appel à la population anglaise et aussitôt parvinrent de toutes parts des offres de secours, notamment des hôpitaux, des diverses institutions, des villas et des châteaux, de sorte que l'on put loger 20 à 25.000 réfugiés à Folkestone et aux environs, ainsi que dans le comté de Kent, depuis Hastings jusqu'à Margate et Ramsgate.

Mais les bateaux de Boulogne, de Calais et d'Ostende débarqueraient toujours de nouveaux contingents de fugitifs.

Le 27 on décida de créer, sous la direction du maire M. Stephen Penford, un comité plus vaste, le « Belgian Refugee Committee », qui fut le premier du genre en Angleterre.

On réquisitionna des locaux pour les aménager comme réfectoires et dortoirs, entre autres des écoles, la grande salle de l'hôtel de ville, des chapelles, des locaux d'églises, etc. Un appel inséré dans la presse londonienne produisit un résultat magnifique. De nouveau arrivèrent de toutes parts des offres de logements, de maisons, de villas et de châteaux. On envoya également des automobiles destinés au transport des réfugiés.

Le 10 septembre, M. Samuel, ministre de l'intérieur, déclara que le gouvernement britannique offrait l'hospitalité à tous les Belges dans le besoin et qu'il se chargeait de leur entretien. Chaque jour, 3 à 4.000 réfugiés débarquaient à Folkestone et ce chiffre monta même jusqu'à 5.000 le 5 septembre. Des trains spéciaux transportaient tous ces sans-abri dans d'autres villes, où des logements étaient mis à leur disposition.

Et Anvers, à ce moment, n'était pas encore tombé.

Mais lorsque Anvers eût succombé sous l'effort des monstrueux mortiers allemands, ce fut un drame encore cent fois plus poignant.

Qui pourrait oublier ces journées épouvantables d'octobre 1914 ?

La population de la banlieue, des villages situés au sud de la ville et principalement des bords de l'Escaut se retira en premier lieu. Voici les impressions que je retrouve à ce sujet dans mes notes écrites à cette époque :

« Il est près de minuit. Je trace ces lignes, dans une ferme du pays de Waes, et lorsque je regarde par la fenêtre je vois un rideau de flammes s'élever au-dessus d'Anvers.

Spectacle horrible, inconcevable, affolant !



Enfants belges perdus en Hollande.

Anvers en feu ! Incendié ! Incendié brutalement et volontairement par des hommes !

Un immense pan de ciel ne forme qu'un fulgurant brasier.

Et ici dans la zone ouest, près des forts d'Haesdonck, de Steendorp, de Beveren, qui n'ont pas encore tiré un coup de canon, les campagnards restent éveillés, étreints d'angoisse à la vue de cet océan de feu, l'esprit agité par les bruits terribles de l'approche des Allemands.

Les flammes au-dessus d'Anvers... la métropole du commerce et de l'art...

O, les larmes me brûlent les yeux. Il faut que je pleure sur cette effroyable destruction.

Et le canon tonne encore et crache encore des obus sur les demeures d'une population si attachée à sa ville et qui acrut sa splendeur par le travail, par l'art et la science.

Je le sens, les paroles me manquent pour rendre exactement mes impressions...

Sans cesse je revois cet océan de feu, ces flammes ardentes et dévorantes...

Et j'entends sur la route, près de l'estaminet, des pas traînants... l'exode dure toujours, ce long, cet interminable et triste cortège de fugitifs.

Mais il me faut mettre un peu d'ordre dans ce récit. Mercredi matin la population apprit par des affiches apposées sur les murs de la ville et par les journaux, que l'autorité militaire belge la prévenait du bombardement de la ville.

On pouvait, sans passeport, se retirer dans la direction du nord ou de l'ouest.

Un journal, il est vrai, émettait l'avis que l'on pouvait sans trop de crainte attendre le bombardement en se réfugiant dans la cave.

Mais des milliers de personnes ne se fiaient pas à ces conseils et dès le mercredi matin une panique se déclara dans la ville. Il y eut une terrible bousculade autour des trains de la ligne d'Esschen-Roosendaal, aux abords des bateaux qui vont à Flessingue, au ponton du Steen, et à la gare du pays de Waes où des trains partaient encore dans la direction de Gand.

Et des milliers de personnes aussi quittaient à pied la forteresse, préférant une promenade de plusieurs heures aux angoisses de l'attente.

Mais la majeure partie de la population resta et le

soir chacun descendit à la cave, pour y dormir... si toutefois il pouvait encore être question de dormir.

Et, un peu avant minuit, le premier coup tonna et la première bombe, avec un sifflement terrible, vola au-dessus de la ville.

Le bombardement était commencé et il se poursuivait avec une violence extraordinaire jusqu'au jeudi après-midi.

Ah ! quelles frayeurs on endura dans les caves ! On y était descendu l'âme remplie de courage, et nombre de gens s'étaient armés d'une hache, d'un marteau, de barres de fer afin de pouvoir éventuellement se frayer une issue, au cas où la maison s'écroulerait sous l'effet des bombes.

Mais ce grondement épouvantable, ce sifflement effarant, ces crispantes explosions tourmentaient les nerfs, soumis à une épreuve trop forte.

Alors on songea à fuir... loin de la ville, hantée par la mort et la destruction et où bientôt s'élevèrent de sinistres brasiers... fuir dès la pointe du jour, vers des contrées plus sûres.

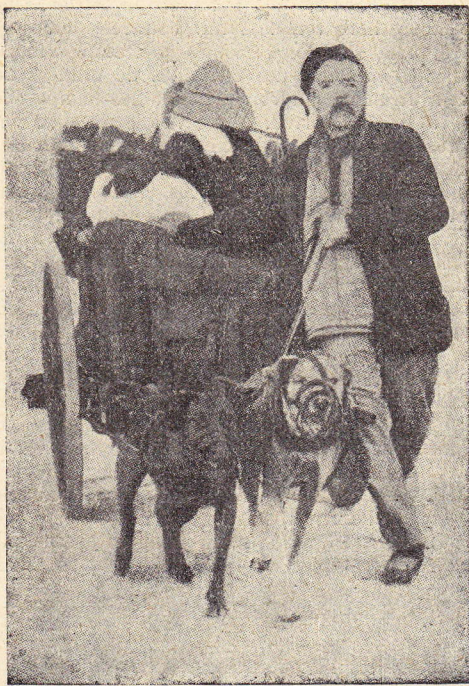
Et fiévreusement on prépara les bagages, et des milliers d'habitants se hâtèrent vers les gares et vers le ponton de l'Escaut.

Déjà le feu faisait rage en différents endroits. Il ravageait spécialement le quartier du Sud, la rue Lozane et les rues environnantes. Les communes de Deurne et de Bergerhout furent aussi fort éprouvées aux premières heures du bombardement. En maints endroits les bombes arrachèrent les pavés, creusant des trous profonds dans le sol. Des fenêtres volèrent en éclats, des toits s'écroulèrent et des murs furent ébranlés.

Un homme me montra trois morceaux de bombe, qui l'avaient atteint au dos et à la jambe. Le projectile avait traversé le toit et le second étage de sa maison et les pièces de la bombe avaient blessé le locataire qui était couché au premier étage. Dans le voisinage une jeune fille avait eu les bras emportés et dans la rue il vit une femme qui agonisait.

Des scènes de folle terreur se produisirent dans la prison de la rue des Béguines. Les prisonniers criaient, hurlaient, battaient les portes de leurs cellules, secouaient les barreaux... Le jeudi matin on les relâcha au nombre de 400.

Le visage tout bouleversé par la peur, ces gens subitement rendus à la liberté, mais tout tremblants encore et comme stupides, s'enfuirent dans toutes les directions.



L'exode.

Dans la matinée, afin d'éviter une plus grande catastrophe, les Belges firent sauter la Pyrotechnie. Cette explosion doit avoir été entendue à plusieurs lieues à la ronde. On mit également le feu aux tanks à pétrole.

Je vis cet incendie dans l'après-midi, de l'autre rive. C'était un spectacle impressionnant que ces cinq gigantesques colonnes de fumée noire, obscurcissant cette belle après-midi d'automne, au point de la faire ressembler à un sombre jour de pluie. La marée haute emportait des planches incandescentes le long de l'Escaut, et les colonnes de fumée délimitaient de loin le cours du fleuve.

Le ciel sombre, le grondement du canon plus assourdi et la chaleur accablante de cette superbe journée d'arrière-saison donnaient l'impression d'un orage menaçant.

L'exode se poursuivait sans répit. L'après-midi je fis en vélo le trajet jusqu'à la frontière hollandaise et retour. Or, de Sint-Janssteen jusqu'à l'intérieur de l'enceinte fortifiée, c'est-à-dire sur une distance de près de 20 kilomètres, c'était une file ininterrompue de charrettes, de camions, de voitures, de vélos, de brouettes, tandis que les piétons marchaient des deux côtés de la route.

Ce n'était pas Anvers seulement qui fuyait, mais aussi les villages situés autour de l'enceinte, Bornhem, Puers, Elversele... et tant d'autres.

Comment décrire un tel spectacle?

Pour le bien faire, il faudrait prendre chaque groupe séparément.

On y voyait un camion chargé d'une pyramide d'objets de literie, de vêtements et de meubles; au sommet des enfants et des femmes étaient maintenus solidement pour empêcher que les cahots du véhicule ne les fissent dégringoler.

Plus loin on rencontrait une voiture de maître, conduite par son propriétaire, car dans l'espace demeuré libre entre les coussins s'entassaient des paquets sommairement ficelés. Et à côté de ce bourgeois important était assise sa femme, revêtue d'une jolie toilette, mais entraînée elle aussi dans le tourbillon de la misère commune, comme le plus pauvre de ses localitaires.

Et voici tout un village. Les différents véhicules portent tous le nom d'une même commune. La première charrette, remplie d'objets variés et gonflée de colis, emmène également le curé. Celui-ci s'adresse à une femme en pleurs pour la reconforter. Oh ! comme il lui faudra se prodiguer dans sa mission consolatrice. Et pêle-mêle s'avance le triste cortège des paysans et paysannes, des ou-

vriers courbés par le travail, des femmes lassées, des vieillards et des nourrissons, des enfants aux fraîches couleurs, des religieuses jeunes et âgées, accompagnées de leurs pensionnaires, des rentiers vêtus à la vieille mode, mais non sans recherche. Oui, le village entier est en fuite.

Aux dires de l'un des fugitifs tous sont partis ensemble sur le conseil de l'autorité militaire.

Un homme tient sa bicyclette à la main. Sur le guidon on a adapté des coussins, où repose un bébé. Des enfants dorment aussi sur des brouettes et des charrettes ou des voitures plus spécialement faites pour eux. Hélas ! les pauvres petits ont été arrachés cette nuit à leur sommeil parce que le tocsin sonnait au clocher et parce que papa et maman leur disaient de partir à cause du «Boche» qui allait bombarder le village.

On se sent le cœur serré d'une immense pitié à la vue d'une autre caravane : des Sœurs emmènent des orphelines. Les misérables enfants, privées de pères et de mères, vont d'un pas pressé, toutes pareilles avec leurs robes noires, leurs boucles disparaissant sous un chapeau noir à larges bords. Quelques véhicules emportent leurs pauvres effets.

— Ma Sœur, c'est bien triste, n'est-ce pas? dis-je à la mère supérieure.

— Oui, bien triste, me répond-elle d'un ton pénétré. Il paraît que les Allemands ont traversé le fleuve.

Beaucoup de fugitifs disent : « ils »; « ils » sont à Termonde; « ils » sont en face de Tamise.

Chacun sait qui « ils » sont : la nation de proie, le peuple barbare qui chasse le petit peuple paisible que nous sommes, des villes et des villages, des fermes et des chaumières, qui propage les incendies d'une façon rapide et méthodique, qui bombarde les villes sans défense et massacre les civils sous le prétexte toujours répété « Man hat geschossen ».

Et la fuite continue... Involontairement je songe à la protestation des 93 savants allemands.

Je vois encore cet adolescent malade, dans une brouette, chaudement emmitoufflé malgré l'ardeur des rayons du soleil...

Je vois encore le docker anversois... je le vois encore lever son poing énergique et je l'entends lancer les malédictions impuissantes de son cœur chargé de haine. Puis des larmes inondent sa face rugueuse et il s'écrie au milieu de ses sanglots : « Et nous qui avions une vie si belle dans notre belle et bonne ville d'Anvers et qui traitons les Allemands comme des Belges ! Et maintenant... C'est une honte devant Dieu et devant l'humanité ! Quel mal la Belgique avait-elle fait ?... »

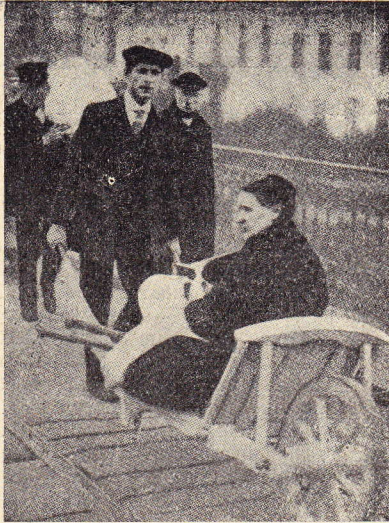
Des paysans poussent leurs vaches devant eux. Une jeune fille déploie des prodiges d'énergie à vaincre l'obstination d'un porc. Un homme porte un panier rempli de lapins dodus et dit en plaisantant : « Je ne mourrai pas encore de faim avant quelques jours. »

Le flot avance toujours.

Il n'y a pas de nuit...

Des villages gisent abandonnés et déserts. De ci, de là au milieu des champs brille une lumière, l'entre dans une ferme du pays de Waes. Le paysan a pris place autour d'un feu de bois avec quelques soldats des troupes de forteresse. Avident on me demande des nouvelles. Mais que raconter à ces braves gens? Les bruits les plus étranges circulent partout. Ces troupes de forteresse n'ont pas encore reçu l'ordre de retraite. Elles attendent dans une crainte anxieuse, avec la désagréable perspective de tomber aux mains de l'ennemi. La résistance paraît impossible. On n'a ni canons, ni munitions. Les vivres n'arrivent plus. Le fermier a renvoyé sa femme et ses enfants. Quant à lui, il a voulu rester encore. Il est attaché à son blé, à sa paille, à tout son bien. Et cependant il songe aussi aux atrocités de Termonde et des environs.

De là je me rends à Saint-Nicolas. La ville est plongée dans l'obscurité. Les maisons semblent délaissées. Mais à la gare se pressent des milliers de personnes. Des trains passent bondés de soldats et de civils. Il en est qui sont assis sur les butoirs au sommet des wagons. On ouvre brusquement la porte roulante d'un fourgon à bestiaux. Un groupe de jeunes gens dégringole sur le quai, telle-



Transport d'une paralytique.

men ils étaient encaqués à l'intérieur de wagon. Des clameurs s'élevaient. Ce sont des recrues qu'on transporte à Poperinghe.

« Combien de temps dure ce trajet? » crie l'un des jeunes gens, dans l'espoir que parmi la foule il se trouvera bien quelqu'un pour lui répondre.

Et le renseignement ne se fait pas attendre.

« Quatre heures environ en express, mais votre convoi y mettra peut-être bien deux jours. »

Et pendant des heures ils restent ainsi serrés les uns contre les autres, privés d'air et incapables de faire un mouvement.

G. Raal a décrit en termes émouvants l'exode d'une famille anversoise, dont il faisait partie. Nous détachons de ce récit les extraits suivants :

« Les bombes ennemies hurlaient au-dessus d'Anvers, il y eut des portes enfoncées, des fenêtres réduites en pièces, des maisons détruites; les pavés des rues, soulevés en gerbes menaçantes, retombaient sur les toits avec un bruit de tonnerre.

Les mères coururent enlever leurs enfants du berceau où ils reposaient, on rassembla le bagage indispensable qui fut mis en tas et serré dans des draps de lit. Puis on quitta la maison en murmurant un dernier mot d'adieu.

Non, jamais plus on ne reverrait le lieu où l'on avait passé tant d'années de douce affection, où le père, la mère et les enfants avaient mêlé leurs prières et leurs jeux dans une paix ineffable, où l'on avait pleuré et ri et où les chambres étaient tout imprégnées encore des chants et de l'écho des paroles d'amour.

On ne raisonnait plus. Le raisonnement était devenu impossible. On avait été assommé comme d'un coup de massue sur le crâne. L'esprit était desespéré, les idées paralysées par l'angoisse et par la sensation dominante de l'instinct de conversation.

Pendant la nuit commença le mémorable exode vers le Nord, où la Hollande, qui encourage et réconforte ces malheureux avec un sourire attristé sur les lèvres, tenait ses bras et son cœur ouverts à tous ceux qui venaient pleurer auprès d'elle leur indicible chagrin, en ce suprême instant de souffrance, à l'heure la plus tragique de l'histoire.

Le ciel, lui aussi, eut pitié des pauvres exilés : la lumière des étoiles d'or éclaira la nuit et une bienfaisante chaleur descendit comme une rosée des voies lactées du firmament. Ce fut un cortège muet et résigné de gens à moitié inconscients, encombrés de paquets, ployant sous le poids d'une foule de choses inutiles, désespérément tristes comme un tragique tableau de Laermans.

Un cortège qui dura des heures et des jours, du mercredi après minuit jusqu'au samedi matin.

Tout s'écoulaient vers les Polders, qui offraient la seule route encore libre vers le salut. Voitures, chariots, charrettes à bras, tous les véhicules quelconques furent emmenés. Des milliers, des centaines de milliers de gens restèrent au même endroit pendant des heures ou avancèrent à pas de tortue, d'une façon à peine sensible, sans rechigner, silencieusement, résignés devant l'inévitable.

Riches et pauvres portaient les choses auxquelles ils étaient le plus attachés. Quelqu'un tenait à la main une cage renfermant l'oiseau dont les chants avaient si longtemps égayé sa demeure. D'autres emportaient l'abat-jour en porcelaine de la lampe qui avait répandu sur les longues soirées d'hiver la joie intime de sa flamme circulaire.

Il n'y avait plus de serviteurs. Maîtres et valets, patrons et ouvriers marchaient côte à côte en un vaste fourmillement, portant chacun ce qui leur appartenait en propre. Les distinctions sociales se fondaient dans ce creuset de souffrances, dans cette fuite pathétique vers le salut et la liberté.

Paul avait également quitté sa maison, avec sa sœur Stiny et ses deux frères Albert et Louis.

Ils n'avaient emporté qu'un maigre bagage : des effets indispensables et du linge, et quelques livres préférés.

Eux aussi gardaient le silence, Paul serrait la main de sa jeune sœur qu'il sentait trembler dans la sienne.

« Pauvre enfant, songeait-il, comment cela va-t-il finir ! »

C'était une après-midi superbe, une journée d'arrière-saison remplie de toutes les délices estivales. Le soleil faisait ses dernières heures de beauté. L'air était saturé de douces senteurs.

Paul et les siens aimaient beaucoup le soleil.

Arrivés au dehors, la chaude température les inonda et leurs regards remplis de joie et de mélancolie se levèrent vers le ciel, où le soleil répandait la splendeur de ses rayons.

Et ils se sentirent pris d'une irrésistible envie de pleurer.

Au-dessus des maisons on entendait le sifflement des bombes qui allaient s'abattre ensuite avec un craquement effroyable. On voyait saigner dans le lointain l'invisible blessure. La ville avait pris un masque de souffrance.

Les gens, instinctivement, renaient la tête dans les épaules, attendaient avec angoisse l'instant de l'explosion, puis ils s'éloignaient en hâte.

Une odeur de pétrole emplissait les rues. D'épais nuages de fumée s'élevaient au-dessus de l'Escaut dans la direction du pays de Waes. Ça et là des flammes s'échappaient des toits. Paul et sa famille s'engagèrent dans une rue étroite et s'arrêtèrent, atterrés. Le corps sanglant d'un cheval gisait au milieu de la chaussée; le liquide gluant s'épandait en gros caillots autour d'une plaie hideuse, dessinant sur les pavés un lugubre drapeau rouge. La tête pesait lourdement sur le sol, et les pauvres yeux si doux fixaient vers le ciel un regard éploré. Tous les membres étaient raides; la brune crinière s'agitait sous la caresse de la brise.

Ils détournèrent la tête, oppressés par cet horrible spectacle.

Un bruit perçant comme le grondement d'un train traversa l'espace, semblait arriver directement sur eux. Ils se jetèrent contre une façade et, pâles d'angoisse, attendirent la fatalité ! Ce ne fut qu'un instant. Le soleil s'obscurcit. Un obus remplit la rue de son vacarme et s'abattit avec la force et l'éclat d'un millier d'éclairs et de tonnerres. Les pavés fusèrent de toutes parts comme des jets d'eau. Une femme et deux enfants gémissaient, frappés mortellement à cinquante pas de l'endroit où Paul et sa famille étaient collés au mur, les yeux démesurément ouverts. Ils entendirent le dernier appel d'un des enfants qui criait d'une voix faible : « Maman ! » Puis tout rentra dans le silence.

Leur cœur battait à se rompre, d'un rythme lourd et précipité, et les jambes flageolantes, ils s'approchèrent des victimes. Une bombe avait broyé la tête de la mère. La cervelle suintait lentement parmi les chairs déchi-



L'exode.

quetées. L'un des enfants avait été déchiré en deux par une pièce de métal et était resté étendu comme une pauvre chose informe. L'autre, celui qui avait crié : «*Man-man* » gisait inanimé sans mutilation apparente, la bouche ouverte comme pour chercher sa respiration.

Ils firent un signe de croix, se découvrirent et s'inclinèrent devant la mort. Puis ils ramassèrent les cadavres et sonnèrent vainement à plusieurs portes. Ils déposèrent les morts sur le trottoir, étendirent les draps où les réfugiés avaient amassé leurs menus objets et les recouvrirent. Ils comptaient rencontrer en cours de route des agents de police qui s'occuperaient de ces malheureuses victimes; quant à eux ils ne pouvaient rester là plus longtemps. Ils avaient les mains souillées de sang. Les gants gris de Stiny étaient tachés d'une affreuse boue noire. Elle les enleva et en mit une autre paire qu'elle trouva dans son réticule.

Les jeunes gens se lavèrent les mains dans un étang. Un peu plus loin ils furent obligés de faire un détour, parce que toute une rangée de maisons brûlaient. La corniche se détacha de la gouttière, resta suspendue dans le vide par une de ses nervures et virevolta comme le balancier d'une pendule incandescente.

Sur la route des soldats les croisèrent; ils marchaient d'un pas lent et lassé, avec une expression de profond chagrin dans leurs yeux fatigués. Les fugitifs attendirent que le détachement eût disparu dans un épais nuage de poussière, auquel se mêlait une odeur de fortes transpirations. Plus loin, vers le nord, ils virent ces petits attroupements se diriger vers un but commun.

Les groupes, toujours plus rapprochés, se formèrent en cortèges d'ensemble. Ce qui n'était qu'un éparpillement varié et multicolore, se transforma en une vaste et remuante cohue. Pour la dernière fois la ville trembla sous l'avalanche des chariots, sous les pas lourds des chevaux géants.

Des chiens parcouraient les rangs, en quête de leurs maîtres, mais ils se donnaient une peine bien inutile. Une grande tristesse se lisait dans leurs regards anxieux.

Munis d'un assez mince bagage, Paul et les siens purent d'abord avancer sans difficulté. Ils se faulfilèrent au milieu des espaces libres, le long des masses de fugitifs, mais il leur fallut cependant s'arrêter de temps à autre. On n'avancait guère, et l'on eût dit à certains moments qu'il fallait passer un à un par le trou d'une aiguille.

Des chevaux des nations étaient attelés à des camions bourrés de marchandises; leurs corps luisants fumaient. Une file interminable de vaches hébétées et inquiètes beuglaient sous l'impulsion de la faim, s'agitant inutilement pour se dégager de leurs liens. Un paysan travaillait, et le liquide blanc jaillissait en notes claires dans le

seau d'étain. Puis la boisson toute fraîche fut présentée à un malade étendu sur une brouette et qui contemplait le ciel d'un regard résigné.

Deux hommes portaient un paralytique, suspendu sur leurs mains jointes ensemble. Des aveugles attendaient avec patience, l'oreille tendue au sifflement des bombes, les yeux levés en l'air vers l'endroit d'où provenait le bruit.

Un train rempli à craquer passa d'une allure modérée. Des gens étaient assis ou debout sur les marchepieds, au-dessus des wagons, sur la locomotive et dans le tender, sur les butoirs d'avant, sur la chaudière et à côté de la cheminée, près du chauffeur et du machiniste. Ce dernier, très enjoué, modulait un air à coups de sifflet. Les partants agitaient chapeaux et mouchoirs et les plaisanteries fusaiement de toutes parts. Mais, à mesure que ces rumeurs passagères et ce brouhaha s'éteignaient au loin, les routes retombèrent dans le silence.

Des sentinelles étaient postées sur les remparts, le fusil à la main. Des soldats couchés sur le glacis des fortifications fumaient, bâillaient et paraissaient s'ennuyer. Des officiers regardaient la foule d'un œil distrait. Leurs pensées et leurs préoccupations étaient ailleurs.

Soudain un grand remous se produisit parmi la foule des fugitifs. Les visages s'orientèrent vers le ciel et des bras se levèrent. On se montrait un point noir qui approchait rapidement de la direction de l'est.

«*Un taube ! un taube !* » crièrent des voix angoissées.

L'avion arriva dans un vol superbe au milieu du roulement rythmé de son moteur. Il plana au-dessus de la foule comme un grand vautour, fier et imposant, avec ses ailes courbes inondées de lumière dorée. Une fumée semblable à un très mince panache de poussière d'argent flottait dans son sillage. De près et de loin les canons de tous les forts et de tous les abris vomirent leur mitraille. Le ciel se remplit de panaches de fumée d'un blanc jaunâtre, au-dessous et au-dessus de l'aviateur, à sa gauche et à sa droite. Calme et placide il poursuivit son chemin. Le soleil se mirait dans l'acier de l'hélice, qui renvoyait des rayons d'une blancheur éclatante. L'avion décrivit un grand cercle et disparut derrière les nuages de fumée qui montaient des tanks à pétrole. Il y eut un moment de forte panique, les gens affolés se dispersèrent de tous côtés en une fuite éperdue, mais l'ordre et le sang-froid ne tardèrent pas à renaître. Le mugissement des canons lointains se tut.

La secourte, fatiguée, était incapable d'un plus long effort. Ils allèrent s'asseoir sur une caisse dans un hangar, heureux de pouvoir se reposer. Déjà ils avaient accompli une marche de plusieurs heures et le soleil descendait lentement à l'horizon. Qui sait combien de temps le voyage durerait encore à travers l'obscurité ?

Devant eux la ville s'étendait comme une vision d'horreur, pleine de fumée et de feu. De terribles explosions ébranlaient le sol, les bombes hurlaient dans l'air sans interruption.

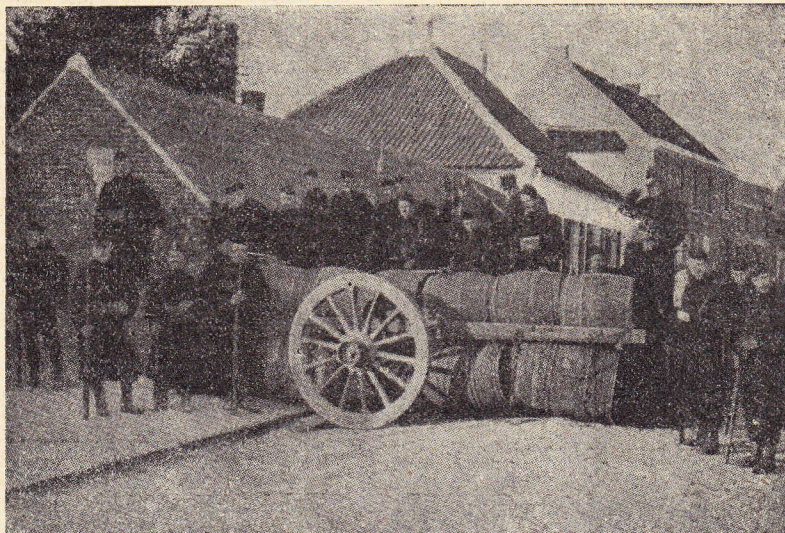
Le soleil caressait de ses rayons obliques les maisons, les églises et les tours. Le joyau de dentelle de la cathédrale se détachait comme un rayon blanc sur les nuées violettes des incendies.

Toutes les façades à pignon et les demeures gothiques des quais resplendissaient en teintes blondes sous les rayons du soleil.

Des étincelles tremblaient dans les vitres de la gare, qui se dressait au centre des maisons innombrables comme la carcasse d'un poisson gigantesque dans une mer luisante.

Lorsqu'ils se furent rassasiés de cet inoubliable spectacle et qu'ils sentirent leur cœur gonflé d'un insupportable chagrin, ils se levèrent et franchirent l'étroite passerelle qui les conduisit hors de la ville sur la route d'Eeckeren.

De chaque côté de la route les prairies étaient remplies de monde. Les fugitifs éprouvaient un soulagement réel en voyant le vaste firmament au-dessus de leurs têtes et l'immensité des horizons; en ne se sentant plus menacés dans les rues étroites de la ville qui mourait lentement et autour de laquelle se tissait un drap funèbre qui interceptait la lumière du soleil et projetait des tons de grisaille sur les couleurs claires des édifices.



Barricade dressée par les Belges aux environs de Malines.

Au sommet de la grande tour flottait encore le large drapeau tricolore, le leur, l'emblème de la patrie; bien des personnes contemplèrent pour la dernière fois, avec des larmes dans les yeux, le symbole tant aimé.

On sentait à présent la signification du mot de paix et combien la vie avait été douce dans la patrie. On jetait des regards passionnés sur la ville qui semblait un grand moribond. On lui fit ses adieux comme à un être aimé qu'on ne devait plus jamais revoir.

Le douloureux cortège poursuivit sa route vers l'inconnu.

A Eeckeren les uns allèrent à gauche, d'autres, parmi lesquels se trouvaient Paul et les siens, prirent la droite en suivant le chemin de fer vers Cappellen.

Le crépuscule tombait lorsqu'ils atteignirent ce grand village. Le soir s'avavançait à pas comptés comme un hôte indésirable ou un messager de malheur. Les maisons et les arbres s'estompaient dans la brume grise.

La route vers la Hollande était noire de monde.

On avançait péniblement. Une lumière jaune sortait des cafés, éclairant les arbres et les gens. Le bruit sonore des conversations et des cris se répandait dans la rue comme aux jours de kermesse. Le long de la route une foule de personnes, affalées sur leurs paquets, dormaient d'un sommeil de plomb, insensibles au vacarme qui régnait autour d'elles.

Sur la voie ferrée un long train de wagons ouverts, chargés de pavés, était sous pression. Un grand nombre de réfugiés y étaient déjà montés. Notre quatuor se hissa également sur un des wagons et nivela les pierres brutes pour en faire des sièges plus ou moins confortables. Le bruit assourdissant des canons parvenait des forts voisins, emplissant le soir de coups répétés, comme des lianias de colère. Au sud-ouest, on apercevait l'incendie d'Anvers. L'horizon n'était qu'un brasier sanglant.

Stiny était assise au milieu, appuyée au dos de ses frères. Les pavés remuaient à ses pieds, la blessant aux chevilles. Lorsqu'elle soulevait une de ses jambes, le siège s'effritait et emprisonnait l'autre pied. C'était fort douloureux, mais elle ne se plaignait pas.

Devant elle deux petites filles étaient assises sur un ballot de vêtements. Elles pleuraient de faim; les infortunées avaient perdu leur grand frère en cours de route et se trouvaient maintenant seules au monde, en proie à un sombre désespoir, souffrant de la faim et de la soif. Pour tout avoir elles possédaient encore quarante-cinq centimes avec lesquels elles s'engageaient dans l'inconnu.

Stiny les consola en leur disant qu'elles trouveraient en Hollande de braves gens, qui leur donneraient à boire et à manger et leur procureraient un logement jusqu'à ce que des temps meilleurs fussent arrivés. De sa main

câlme elle caressa leurs pauvres petites têtes fatiguées, leur remit quelque argent et du pain qu'elle avait emporté au départ. Pauvres enfants! Si jeunes encore et déjà si pleins de soucis et de chagrin. Elles laissèrent glisser sur ses genoux leurs petites têtes égarées et douloureuses, et bientôt elles s'endormirent, tandis qu'un sanglot leur échappait encore de temps en temps.

Enfin le train se mit en marche. On n'entendit pas un cri. Un silence saisissant pesait sur cette foule grise, comme si le train la conduisait à un enterrement, en pleine nuit.

Cappellen et son agitation étaient déjà loin. Tous les bruits étaient étouffés sous les coups réguliers des roues et le cliquetis des chaînes, des crochets et des ferrailles entrechoquées. Il faisait sombre autour d'eux et en eux.

Près de Calmpthout le train s'arrêta pendant de longues heures. De nouveau on percevait des bruits lointains. A côté du chemin de fer, dans les bois, on entendait des voix nombreuses. Par endroits la flamme d'un cigare rompait l'obscurité. Le ciel était rempli d'étoiles silencieuses. Le nuage de fumée glissait lentement du sud et de l'ouest sur les horizons tranquilles qu'aucun vent ne troublait.



Arrivée de réfugiés en Hollande.



Fuite de la population aux environs de Gand.

Heureusement pour les pauvres bannis il faisait chaud et il régnait une brise fraîche de nuit d'été.

Devant eux, au bout de la longue route, on voyait l'incendie, décrivant une courbe du sud à l'ouest. C'était un feu d'artifice avec un rapide mouvement de roues. Des cratères s'élevaient en gerbes immenses, mettant des reflets rouges sur les visages des occupants du train. Puis les flammes retombaient dans un calme océan de feu, léchant l'horizon, comme font les vagues sur la dune.

Ce profond océan de feu contenait une sorte de gigantesque tête de femme qui fermait les yeux dans une douloureuse angoisse, puis les rouvrait subitement sous le coup de la terreur. C'était une houle de feu, tantôt étincelante comme une plaie rouge, tantôt se tassant, épuisée par l'effort.

C'était la tête de la Pucelle d'Anvers, pleurant des larmes de sang, des larmes de feu, torturée par la douleur de mille flammes, pleurant par mille blessures.

Les coudes appuyés sur les genoux, la tête reposant dans les paumes de ses mains, Paul regardait l'incendie, muet, le cœur broyé par une douleur atroce. Son cher Anvers !

Anvers était le cœur de son pays, son cerveau, sa force, sa beauté ! Anvers faisait sa patrie grande et prospère. Cette ville était l'orgueil de sa vie, il y avait vécu dans la douceur caressante de ses brouillards, sous l'étreinte de ses nuages changeants, parmi l'animation et le brouhaha de ses rues; il s'était délecté au spectacle de l'Escaut, qui roulait comme un grand fleuve de fleurs blondes vers la large route des mers; auprès de ces habitants d'un caractère si personnel et, comme lui, si fiers du titre d'Anversois.

A Anvers on parlait toutes les langues. Anvers était une partie de l'immense univers.

Anvers, ville pleine de musique, depuis le phare lumineux de sa haute tour jusqu'aux obscures profondeurs des caves de son guignol, où chacun avait des chansons dans le cœur et des mélodies sur les lèvres. La ville des peintres qui avaient inondé le monde du charme magique de leurs couleurs. La ville de la liberté, qui brûlait au cœur de tous comme le soleil sur une dune, la ville altérée et torride, où même les pavés des rues crachaient du feu sous les coups trop rudes des chevaux ferrés.

La ville par excellence riche et imposante, irrésistible de passion et de beauté jusqu'en ses plus formidables catastrophes.

Anvers, qui avait un passe glorieux comme un trophée, comme une forêt de trophées.

Pauvre ville qui se mourait, abandonnée et déserte...

De grosses larmes coulaient sur le visage et les mains de Paul, mais il ne sentait pas la douleur amère de ses larmes. Un autre sentiment se levait comme une tempête sous son crâne. A travers ses larmes il voyait Anvers

dans son voile de crêpe rouge, dans la beauté terrifiante des yeux de la Pucelle en pleurs.

Il se redressa d'un mouvement instinctif, ses deux mains se joignirent comme un poing menaçant qu'il brandit vers l'horizon en feu, vers cette orgie de souffrances indicibles, et sa voix, dominant le fracas du train qui s'était remis en marche, lança une violente malédiction contre l'envahisseur.

Ce fut un long et pénible trajet. Quelques heures après minuit ils arrivèrent dans un village hollandais. Des soldats les aidèrent d'un cœur apitoyé et leur donnèrent du pain gris. Tous, à l'exception de Paul, mangèrent le pain appétissant. C'était le premier aliment qu'ils prenaient depuis la veille au matin.

Tout le village était bondé de réfugiés. On les conduisit à l'église.

Elle se dressa soudain devant eux comme une montagne dans la nuit. Ils songèrent à leur maison d'Anvers



Vieille femme conduite par un soldat belge.



Arrivée des réfugiés à Douvres.

si chaude et si agréable, à leurs chambres où les lits moelleux étaient à l'abandon, à l'âme de cette demeure maintenant silencieuse et morne, vide et froide. Qui sait si à cet instant tout n'était pas anéanti par des flammes dévorantes, si les objets aimés ne se consumaient pas au milieu d'un tas de cendres.

Ils franchirent le seuil du lieu sacré. Des odeurs âpres les saisirent à la gorge. Un demi-jour poudreux courait au long des murs et des colonnes. Des formes vagues étaient étendues par terre, se détachant en taches sombres sur la paille aux teintes d'or. On entendait le ronflement sonore de respirations fatiguées. Quelques enfants pleuraient. Dans un coin, entre deux chaises, il restait un petit espace inoccupé. Usant de mille précautions pour ne réveiller personne, ils s'avancèrent vers l'endroit indiqué, heurtant malgré eux les mains et les jambes des dormeurs qui, après de vive apostrophes, reprenaient leur sommeil interrompu. Ils s'assirent sur le lit de paille. Les jeunes gens enlevèrent leurs pardessus d'hiver, les déposèrent sur une valise qui devait servir d'oreiller à Stiny, et la couvrirent chaudement. Puis ils déposèrent sur son front un pieux baiser, comme ils étaient accoutumés de faire tous les soirs à la maison et lui souhaitèrent un repos réparateur. Paul avait conservé son morceau de pain de munition qu'il lui présenta. Elle secoua la tête avec un geste de gratitude et murmura : « Dormir ! »

Pauvre enfant, comme elle devait souffrir !

Paul partagea le pain entre ses frères, qui le mangèrent de bon appétit, après quoi ils se couchèrent. Lui-même étant trop surexcité pour dormir, s'adossa au mur et regarda autour de lui. C'était une profanation sainte et touchante de la maison de Dieu, ce refuge suprême des malheureux exilés. Le tabernacle scintillait comme un astre rayonnant. La veillée du St-Sacrement jetait encore de faibles lueurs rouges. Sur le côté de la nef centrale se dressait comme un rocher la chaire de vérité haute et massive. Les chaises étaient empilées dans un coin en un tas immense. Derrière les vitraux la nuit profonde s'épaississait. Sur leur piédestal élevé les statues des saints prenaient des attitudes d'hommes fatigués. Dans le diadème, posé sur le front de la Vierge Marie, une pierre brillait avec l'éclat d'une étoile. Du côté opposé du chœur le Bon Pasteur tendait les bras à la foule des désespérés. Sous ses pieds était taillée cette

inscription en lettres gothiques rouges : « Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai. »

L'horloge tinta lentement dans la tour, d'un rythme et d'un ton monotone. Quatre coups sourds se répétèrent dans la nuit.

Une clarté subite tomba du dehors sur les tuyaux de l'orgue : un long rayon mat et pâle s'accrocha au jubé.

En bas la porte s'ouvrit, glissant sur sa corde avec un grincement aigu. Un nouveau groupe de réfugiés entra dans l'église en faisant un grand vacarme. Une voix jeune poussa des plaintes bruyantes, mais une voix plus grave l'invita au silence. Les paquets martelèrent le revêtement en cuir de la porte avec un bruit sourd. On conduisit les fugitifs vers le chœur. Beaucoup de dormeurs s'éveillèrent, jetant des regards ahuris dans la demi-obscurité, et se recouchèrent en murmurant. Un homme, adossé à une colonne, alluma sa pipe. La flamme brillait et s'atténuait selon le mouvement d'aspiration du fumeur.

« On ne fume pas ici ! » cria une voix dans l'obscurité.

Après une brève agitation dans le chœur, toute l'église reprit cette atmosphère spéciale et opprimante que produit la réunion de nombreux dormeurs.

Soudain un bruit sourd retentit dans le confessionnal voisin de Paul ; on eût dit la chute de quelqu'un qui était projeté à bas de son siège. Quelques exclamations incohérentes se firent entendre, puis tout rentra dans le silence.

« Dormez-vous ? » demanda Paul d'une voix douce à ses frères. Ils avaient les yeux ouverts, mais Paul ne pouvait le voir.

Un nuage de sombres pensées pesait sur leur front, leur torturant les yeux.

« Non », répondirent-ils dans un murmure. « La sœurlette dort-elle ? »

Ils étaient si inquiets à son sujet. Paul se pencha en avant, prêta l'oreille et entendit le souffle régulier de sa respiration, entrecoupée de longs et profonds soupirs. Paul se pencha encore davantage, au point que leurs yeux se touchèrent presque. Il vit des larmes perler au bout de ses grands cils : elle pleurait au milieu de son sommeil. Un chagrin brutal le mordit au cœur. Il se redressa, fit un geste à ses frères pour les tranquilliser et reprit sa place au pied de la muraille, plus triste qu'il ne l'était quelques instants auparavant.